

**ET AVEC QUELQUES AUTRES,  
OU  
DE L'USAGE PSYCHANALYTIQUE POSSIBLE D'UN ENFER**

Patrick De Neuter.

(5) Dans son séminaire sur l'éthique de la psychanalyse, Lacan rappelle le dévoilement freudien de la nature archaïque de l'amour: le cannibalisme.

Dans son séminaire sur le transfert, que nous retravaillerons cet été à Paris, on peut d'autre part remarquer cette évocation de l'institution:

*"Ce qui distingue le troupeau humain du troupeau animal c'est que, pour chaque sujet, comme chacun le sait sauf les entrepreneurs de psychologie collective, l'ennemi du troupeau c'est lui, c'est-à-dire le sujet lui-même" (leçon du ...).*

Pour faire troupeau, pas besoin d'être très nombreux... Quelques uns suffisent pour faire un enfer. Et cet enfer n'est pas seulement enfer pour le sujet; il est aussi et surtout, c'est ce qui nous intéresse aujourd'hui, enfer pour l'analyse. Autre manière de dire - de redire - que l'institution c'est l'envers de la psychanalyse.

Aux pièges, impasses et dérives possibles de l'institution analytique qui vous ont été rappelés aujourd'hui, j'ajouterai ceux et celles de l'amour, de (6) l'agressivité, de la haine, de la demande de reconnaissance et de l'idéalisation. J'envisagerai ensuite comment l'institution peut être néanmoins un des canaux importants de la transmission de la psychanalyse.

L'amour, surtout lorsqu'il est homosexuel, disait Freud, et sa forme atténuée, le copinage, sont indispensables à toute institution. C'est ce qui la fait tenir ensemble. Il constitue son ciment. Mais c'est aussi ce qui fait colle. C'est enfin ce qui peut faire Ecole, au sens négatif de ce terme connu, évoqué à propos de l'Ecole freudienne et ceci, lorsque l'amour du savoir et celui du maître se conjoignent à celui du Même.

L'amour est donc nécessaire à l'institution, mais il faut bien se rendre compte qu'il est un tyran qui fait taire tout ce qui pourrait l'ébranler, le mettre en question, le faire disparaître. Il arrive d'ailleurs qu'il rende amis et copains tout à fait silencieux tant peut être forte la croyance que pour bien s'entendre, il vaut mieux se taire. L'amour et le copinage sont donc des ciments, mais des ciments qui conduisent au refoulement.

Par ailleurs, l'amour nous rend paresseux. Il rend paresseux dans la mesure où, dans sa dimension

de transfert, il suppose le savoir chez l'autre. Pourquoi donc se mettre au travail puisque lui le sait ? Pourquoi donc prendre la parole si le savoir nous attend au creux du discours de cet autre qui parle avec tant d'aisance et qui sait tant de choses ? Et voilà le copain parlêtre qui se tait, le sujet qui se terre et l'amie qui se barre lorsqu'on l'invite à se mettre, à son tour, au travail. Et ceci sans aucun effet de castration symbolique, au contraire.

Ce ne sont malheureusement pas les seules impasses de l'amour.

Tout amour est en effet gros de ses envers.

Pas d'amour sans envie cachée, pas d'amour sans haine masquée, qui n'en sont pas moins agissantes, au contraire.

Vous le savez bien, et vous me pardonnerez ces (7)quelques rappels des enseignements élémentaires de la cure.

Haine et envie renforcent donc l'amour dans ses effets d'auto-protection et donc de refoulement. Ça produit des associations d'analystes carapaçonnés: tortues, coquilla-ges, crabes ou hérissons, chacun se défendant à sa façon.

L'institution lacanienne ne devrait-elle donc pas être un lieu où circulent librement envie et haine ? Il est vrai qu'elles peuvent aussi - comme l'amour et le copinage - faire tenir ensemble le troupeau. Dans certains cas parce que cette haine peut être une façon de vivre son impossible amour homosexuel: cette solution n'est pas réservée à D. Paul Schreber. Certaines institutions, comme certains couples, semblent tenir ensemble essentiellement grâce à cette haine. La mise en acte ouverte de celle-ci ne constitue pas néanmoins un remède analytique aux impasses de l'amour, car comme l'amour, l'envie et la haine imposent leur silence. Bien sûr, elles induisent cris, manifestations multiples d'opposition, accusations, dénonciations et que sais-je encore; néanmoins, comme dans un tel environnement, mieux vaut ne pas laisser apparaître ses failles, elles génèrent surtout des analystes cuirassés lorsqu'ils ne sont pas, plus offensivement, cuirassiers.

L'Ecole freudienne a connu ainsi ses heures, ses zones et ses champs de gloire meurtrière. Et cette haine apparut au grand jour lorsque disparut celui par l'amour duquel cette foule tenait ensemble.

On sait comment, dans le mythe de Totem et Tabou, les fils s'organisèrent après la mort du père pour éviter les guerres fratricides: lois et règlements, avec pour résultat, à nouveau, le refoulement. Certaines institutions analytiques s'arrangent ainsi avec la haine: elles la jugulent par l'administration. Ce qui constitue à nouveau une issue institutionnelle incompatible avec l'analyse.

A quel saint donc se vouer - et vous l'écrivez (8)sein/saint, à votre choix, les deux orthographes conviennent à ce dont il va être question -. A savoir, que les masses analytiques comme les autres ont cette tendance spontanée à secréter en leur sein des idéaux qui souvent s'incarnent dans l'un ou l'autre de ses membres. Ceux-ci se retrouvent ainsi, à leur corps défendant ou pour leur plus grand plaisir, en quelque sorte canonisés et appelés à faire office de saint et, pire parfois, à instaurer un saint-Office, dans ces possibles nouvelles églises d'après la mort de Dieu.

Je vous rappelle que **Lacan** a indiqué que cette recherche du trait commun, idéalisé, mis en position d'Idéal du moi, a amené les post-freudiens à élever à la dignité de la fin de l'analyse ce concept du Moi fort de l'analyste auquel les analystes de l'institution comme leurs analysants sont invités à s'identifier.

Une nouvelle version de cette idéalisation de l'analyste se retrouve dans certains discours d'aujourd'hui qui soutiennent la thèse attribuée à Lacan (1), selon laquelle une analyse n'a d'autre finalité que la production d'un analyste.

A quoi peuvent donc mener des analyses ainsi indexées, sinon à des identifications massives à l'Analyste (entendez-le ici avec grand A), cela même que Lacan a toujours dénoncé et voulu éviter, en tant qu'il s'agit là du mécanisme de défense privilégié pour qui veut éviter l'émergence dans la cure du petit a cause de son désir inconscient et tout à fait singulier.

Redisons ici qu'en invoquant ces institutions réelles ou imaginaires, actuelles ou passées, il ne s'agit pas de penser que nous échappons totalement à ce genre d'envers, mais bien d'utiliser ces envers comme éclairage de ceux qui sont les nôtres. Par exemple, qui d'entre nous n'a jamais souhaité, plus ou moins vivement, que tel ou tel de ses analysants ne vienne rejoindre l'association, négligeant par là, par exemple, telle intervention nécessaire à la mise en question du projet de l'analysant (9) de devenir analyste ? Et qui n'a jamais tenté d'induire cette issue chez un analysant qui se proposait un tout autre projet pour sa fin de cure ?

Si tout ceci est bien vrai, tout ceci et tout ces autres pièges de l'institution évoqués depuis ce matin, pourquoi donc encore instituer ?

Pourquoi les analystes lacaniens se sont-ils empressés de s'associer à nouveau, quelques mois à peine la dissolution de l'École freudienne prononcée; et ensuite, à nouveau, quelques mois après la disparition de la cause freudienne consommée ?

N'avaient-ils (n'avions-nous) que de mauvaises raisons de se rendre (de nous rendre) solidaires plutôt que de rester solitaires ?

Assurément, la solitude a ses vertus, analytiques j'entends, mais elle a aussi ses vices. Les évoquer c'est indiquer du même coup l'usage analytique possible de l'association.

L'analyste solitaire (célibataire, comme disait J.P. Lebrun ce matin), malgré l'angoisse qui peut être la sienne, est poussé à une certaine complaisance narcissique, autrement-dit, à ne s'autoriser que d'un je m'aime.

Le questionnement continu qui empêche le psychanalyste chevronné de retomber dans les ornières de l'habitude, ou celles de l'oubli, évoqué par N. Stryckman, risque fort de manquer à l'analyste solitaire. Car même s'il recherche ce questionnement dans des "associations momentanées", il choisira souvent ses questionneurs en fonction de ce qu'il souhaite s'entendre dire et il les quittera sans difficulté lorsque leur questionnement deviendra trop dérangeant (2).

Dans l'institution, le psychanalyste fait l'expérience de l'imperfection puisque, comme il en va pour les couples, aucune institution n'est parfaite ni parfaitement satisfaisante. Cette expérience de "l'imparfait" n'est pas sans utilité pour le psychanalyste (3).

(10) Enfin, hors institution, aucun garde-fou ne protège l'analyste (et donc ses analysants) de ses délires partiels ou systématisés, théoriques ou cliniques, ni de l'effet, dans sa pratique, de ses fantasmes insuffisamment analysés. Le monde psychanalytique, comme celui de la psychiatrie d'ailleurs, apporte de temps en temps de frappantes illustrations de telles théorisations "délirantes" ou de telles folles pratiques.

L'institution peut jouer le rôle de garde-folie de ses membres à condition néanmoins qu'ils ne se mettent pas à délirer ensemble, ce qui est théoriquement - et pratiquement - tout à fait possible, notamment lorsque l'institution fonctionne sous le primat de l'Idéal du Moi. Ce primat implique en effet l'oblitération des sujets et le remplacement des petits moi et des idéaux individuels par la représentation du Guide et de l'Idéal commun.

Malgré l'enfer et malgré l'envers toujours un peu présents, inévitablement, quelle que soit

l'institution (4), il y a donc, je pense, usage analytique non seulement possible mais nécessaire de cet ensemble de petits autres associés.

Autrement dit, l'association est nécessaire à la transmission de la psychanalyse.

La transmission requiert en effet que divers lieux de transmission, ayant chacun leur spécificité, fonctionnent en interaction ou à des moments différents de la formation toujours à poursuivre du psychanalyste.

Au risque de paraître à la fois trop rêveur et trop concret, voire promoteur de nouveaux idéaux, je voudrais brièvement évoquer quelques traits, quelques caractéristiques du fonctionnement d'une association qui non seulement ne feraient pas obstacle à la transmission de la psychanalyse, mais contribueraient effectivement à cette transmission dont le creuset privilégié est évidemment la cure elle-même de chacun de ses membres.

**(11)** Il y a bien sûr de l'Idéal qui se glisse dans une telle tentative. Les idéaux sont inévitables. L'important du point de vue de l'analyse, l'important n'est pas de ne pas en avoir, mais de ne pas leur donner toute la place, ni non plus une place qui n'est pas la leur dans la structure, celle du nom-du-père par exemple, comme dans la psychose. L'important est que chaque-un garde un esprit critique par rapport à celui qui pourrait écraser les uns et les autres sous le grand Un de l'institution.

Dans une association lacanienne, chaque-un devrait pouvoir interpeller l'autre associé lorsque ses enfers et ses envers prendraient le dessus sur ce qui devrait être le lien associatif disons analytique pour résumer en un mot ce que j'ai esquissé jusqu'à présent.

Et *chaque-un* devrait pouvoir le faire sans que ceux qui ont quelques responsabilités quant à ces envers ne s'en trouvent ou s'en ressentent pour autant narcissiquement réduits à néant. Sans que ceux-ci non plus ne se lancent dans ces courantes procédures de défense du genre: "*c'est pas moi, c'est l'autre*" ou, en termes plus savants: "*c'est de leur transfert ou de leur imaginaire qu'il s'agit*".

Il est évidemment de la responsabilité de chacun des associés de participer effectivement à la recherche de ce lien social nouveau, ce lien social nouveau qui ne serait pas, ou pas trop, marqué par l'amour de soi, par l'amour ou la haine de l'autre ou par l'amour du savoir, soit encore par le refoulement de ces amours et de cette haine. Le lieu privilégié de cette recherche, de cette élaboration, de cette sublimation dans le sens ou Lacan l'évoque, en fin de séminaire sur l'éthique, c'est évidemment la cure.

Néanmoins, pour que ce lieu puisse devenir effectivement lien associatif, il me semble indispensable que certains lieux et certains temps de la vie de l'association soient explicitement désignés où ces envers et des enfers pourront être évoqués, élaborés et dépassés.

**(12)** Ainsi, ce lien associatif et la question conjointe de la transmission de l'analyse pourrait faire de temps en temps l'objet de réflexions, ou plus librement dit, de bavardages institués - faut pas trop se prendre au sérieux en cette matière (6) - , tels que ceux d'aujourd'hui. Je pense qu'il serait bon de reprendre ceci de temps en temps dans nos publications et nos futures journées d'études.

D'autre part, les conseils d'administration de nos associations ne pourraient-ils pas régulièrement se pencher sur ce lien associatif tel qu'il se noue effectivement et produire une clinique de ses dérivés. Pourquoi ces conseils devraient-ils se cantonner dans la seule ratification des rapports moraux et financiers, comme requis par la loi, alors que ses membres sont tout à fait à même de produire une sorte de rapport éthique au sens de: réflexion sur l'état actuel du lien social et du désirautre (7) dans l'association ?

Une troisième proposition concerne les petits groupes d'études, les ateliers et les cartels. Il me

semble en effet que ceux-ci constituent des unités de travail et de formation dans lesquelles peuvent se développer des liens sociaux moins marqués par les réactions de prestance narcissique et moins aliénés aux mille et une procédures de défense que nous connaissons bien et dont nous usons si volontiers dans nos séminaires et autres grandes assemblées (8).

Par ailleurs, si le savoir qui importe à l'analyste est celui qui se découvre dans la prise de parole, l'association peut et doit favoriser la mise en place effective de ces lieux de travail où la prise de parole est davantage possible, voire requise.

Il faut qu'elle le fasse non seulement en facilitant l'organisation mais aussi en théorisant mieux la spécificité de la finalité de ces lieux de travail. En théorisant aussi davantage le fonctionnement spécifique de ces ateliers, groupes d'étude et cartels.

Un penseur spécialisé dans l'étude de l'enseignement (**13**) universitaire affirmait récemment sur nos antennes (9) que l'enseignement d'aujourd'hui n'avait rien à apprendre à ses étudiants, qu'il n'avait pas de vide à combler mais qu'il avait au contraire une tâche bien plus difficile à réaliser: celle de déboucher des oreilles et, comme il le disait lui-même, celle de creuser des trous.

Si cette métaphore s'avère adéquate pour l'enseignement universitaire, ne l'est-elle pas à fortiori pour la formation des analystes ? Et s'il est vrai, comme le rappelait Charles Melman, que la métaphore du tourbillon convient mieux que celle de la pyramide pharaonique, pour évoquer la structure qui devrait être celle d'une association lacanienne, la question doit être posée de savoir comment accentuer dans l'association ce mouvement de tourbillon.

Dans le prolongement de ce que j'ai rappelé et avancé aujourd'hui, je proposerai d'ailleurs de multiplier les trous de cette métaphore. Tous et toutes n'ayant pas, me semble-t-il, à passer par le même trou et encore moins à s'entasser dans le même creux. (10) Nous risquerions d'ailleurs d'y étouffer quelque peu).

Concrètement dit: les décentralisations nationales et internationales, celles des lieux de décision, la multiplication des lieux de formation et des supports de publication me semblent constituer des aménagements institutionnels des plus précieux.

Non pas parce qu'ils satisfont à un idéal démocratique qui n'est pas plus favorable à la transmission de la psychanalyse que la pyramide pharaonique, mais parce que cette décentralisation est nécessaire à la rupture d'avec l'Un ainsi qu'à la désaliénation par rapport à l'Idéal du moi.

Mon quatrième et dernier vœu concerne la passe et les jurys d'accueil et d'agrément. Je pense que la mise en place d'une nouvelle expérience de la passe et celle de nouveaux jurys d'accueil et d'agrément qui seraient constitués et qui fonctionneraient de telle sorte que l'on (**14**) évite les écueils et les échecs rencontrés à l'Ecole freudienne, ne pourrait que favoriser le dépassement des impasses évoquées aujourd'hui.

Je sais que l'entreprise n'est pas facile et je comprends que ceux qui en ont vécu les difficultés et les impasses à l'Ecole Freudienne y regardent à deux fois et refusent de s'y précipiter à la légère, mais je pense que le bénéfice possible pour la transmission de la psychanalyse vaut que soit tentée une nouvelle expérience dans ce sens.

Pour conclure, je résumerai en quelques mots le vœu ou le rêve dont j'ai tenté de vous faire part et de soumettre à votre critique. Celui-ci consiste donc à poursuivre une mise en place institutionnelle progressive, dans le fonctionnement, en ne tuant pas, par amour de l'Un, ces sujets qui nous existent et ce désir-autre que nous voudrions voir régler et notre pratique et nos liens associatifs.

---

## Notes

- (1) J.A. Miller, 15 août 1988, conférence d'ouverture de la Section Clinique.
- (2) Dans le fil de la remarque tout à fait pertinente de J. Roisin, ne négligeons pas au passage, que ce processus d'évitement peut aussi présider au choix de l'institution ou du sous-groupe dans lequel l'analyste peut s'isoler dans son institution... Il peut enfin conduire l'association à se prémunir ou à évacuer certains questionneurs trop dérangeants pour elle-même.
- (3) Elle est certainement plus utile que celle de l'Un-parfait, ce qui néanmoins, n'est pas une raison de conclure qu'il vaut mieux que l'institution soit la plus mauvaise possible, voire qu'il faut organiser son ratage, comme on aurait pu l'inférer trop rapidement de la distinction apportée par Ch. Simatos entre le ratage réussi de l'Ecole freudienne et ce qui aurait pu être son ratage raté.
- (4) Comme le rond de l'Imaginaire est indispensable pour que tiennent ensemble les ronds du Réel et du Symbolique.
- (5) Ceux de l'autre évidemment, mais l'équivoque non voulue de la phrase est intéressante dans la mesure où elle évoque bien les difficultés inhérentes à cette opération: il arrive - souvent ?- nous enseigne la cure, que le reproche adressé à l'autre soit un reproche qu'il conviendrait de s'adresser d'abord à soi-même. Reliquat du transitivisme enfantin bien repéré d'ailleurs par ces voix d'enfants qui lancent alors leur réplique scandée: "Celui qui le dit c'est lui-même". Inutile de souligner ici l'inanité pour nous d'une telle escalade en miroir.
- (6) Faut-il rappeler que la vérité analytique surgit plus souvent du puits de la bafouille que du sarcophage de la raison ?
- (7) Désir déjà évoqué ici par N. Stryckman et décrit par Ch. Melman dans les textes fondateurs de l'association: Bulletin de l'Association freudienne n°1 et Annuaire.
- (8) Par exemple, le silence prudent lors des débats ou l'attachement au texte (ce qui fut mon cas) lors des exposés.
- (9) Bourdieu, interviewé par J. Bauduin dans le cadre de l'émission "Le magazine des sciences humaines", R.T.B.F.
- (10) Trous et creux institutionnels, ce qui n'est pas en contradiction avec le fait que nous ayons tous à explorer dans notre analyse les bords du même trou: celui qui fut creusé par la Chose et par l'objet a ;

"Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé - puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé - de réinventer la psychanalyse."

Jacques Lacan.  
9 juillet 1978.